

STÉPHANIE GENAND*

**LA FEMME EUNUQUE :
GERMAINE DE STAËL ET LA PENSÉE NÉGATIVE DU
DESPOTISME**

Le despotisme occupe une place singulière dans la pensée du Groupe de Coppet. Placé, comme lui, à la charnière des temps historiques, il emblématise la problématique du *passage*, de l'héritage et de la refondation qui structure, au moment 1800, la réflexion d'individus eux-mêmes enfants de l'Ancien Régime et qui assistent, vingt plus tard, à la chute puis à la métamorphose de l'édifice politique qui les a vus naître. Une subtile analogie relie ainsi des parcours biographiques et intellectuels, nourris par la philosophie des Lumières, au concept-clé de la théorie des gouvernements au XVIII^e siècle¹. Le despotisme partage, pourrait-on dire, avec Benjamin Constant, Germaine de Staël et Sismondi, la *paternité* symbolique de Montesquieu. Défini au livre II de *L'Esprit*

* Université de Rouen. Institut Universitaire de France.

¹ « Depuis la fin du XVII^e siècle et pendant tout le XVIII^e, un spectre hante l'Europe : le spectre du despotisme », note Alain Grosrichard dans son étude de référence, *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*, Paris, Seuil, 1979, p. 7. Sur l'importance politique de cette notion dans la pensée des Lumières, voir notamment Mauro Barberis, « Le futur passé de la séparation des pouvoirs », *Pouvoirs* 4/2012, n°143, p. 5-15 et Jean Goldzink, *La Solitude de Montesquieu. Le chef d'œuvre introuvable du libéralisme*, Paris, Fayard, 2011.

des lois comme le pouvoir d' « un seul, sans loi et sans règle, [qui] entraîne tout par sa volonté et par ses caprices² », ce régime, soutenu par l'hypothèse d'une corrélation naturelle entre l'espace, le climat et le système politique, appartient à la tradition critique des Lumières au point d'en constituer, pour reprendre la célèbre métaphore de *L'Esprit des lois*, « le fruit³ ». Cette filiation épistémologique – le despotisme naît conceptuellement au XVIII^e siècle, mais il s'en dissocie historiquement et sous la plume de Staël, il revient à Louis XIV d'incarner le maître absolu, « qui vint le fouet à la main interdire comme une offense le dernier reste de l'ombre d'un droit⁴ » –, problématise la *longévité* du concept : enfant abstrait des Lumières, le despotisme se transforme, au contact de l'expérience révolutionnaire puis du régime impérial, en une actualité à la fois familière – Montesquieu a si rigoureusement disséqué la machine despotique, son principe, sa nature et ses lois, qu'aucune autorité excessive ne saurait plus étonner – et étrange : le pouvoir absolu, émanât-il d'un peuple ou d'un tyran prétendument responsable des crimes de la nation, ne recouvre plus exactement l'architecture du modèle oriental.

Cet écart inaugure un *deuxième âge* de la réflexion sur le despotisme : jadis envisagé comme un phénomène

² Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, II-1.

³ Montesquieu choisit au chap. 13, pour définir l'« Idée du despotisme », une parabole devenue célèbre : « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique ». (*De l'Esprit des lois*, V-13)

⁴ Germaine de Staël, *Considérations sur la Révolution française* (1818), rééd. Jacques Godechot, Paris, Taillandier, 1983-2000, p. 76.

obscur, au fonctionnement et à l'identité illisibles faute de concept, il devient, à l'épreuve de la Révolution, une notion qu'il ne s'agit plus d'identifier, mais de *reconnaître*. Un tel déplacement mobilise, outre de nouveaux instruments d'analyse, une pensée capable de réussir la double opération de jonction et de distinction requise par la *résurgence* d'un phénomène déjà apparu, mais dont il s'agit désormais d'apprécier la différence. Le Groupe de Coppet dispose, pour autopsier cette situation, d'atouts qui en font un observatoire privilégié de la politique *moderne* : s'ils ont survécu à la chute de l'Ancien Régime, ses membres en ont aussi analysé les équilibres, éprouvé les dysfonctionnements, voire rêvé les changements, au point que la Révolution représente moins pour eux une catastrophe que l'opportunité, au terme d'un rapide travail de conversion, d'allier la théorie à la pratique⁵. Cette faculté de transaction – entre le système et le gouvernement, entre le passé et l'avenir – prédispose les auteurs de Coppet à l'analyse des seuils et des notions labiles. Là réside peut-être, plus encore que dans la diversité d'une pensée rétive à la fixation comme à l'immobilité dogmatiques⁶, l'originalité d'une approche plus

⁵ Voir notamment, sur cette dimension-clé de la politique à Coppet, le concept d' « écrivain et homme d'action » analysé par Axel Blaeschke, « Littérature et liberté : l'engagement selon Madame de Staël et Benjamin Constant », *Le Groupe de Coppet. Actes et documents du deuxième colloque de Coppet. 10-13 juillet 1974*, Genève, Slatkine, Paris, Champion, 1977, p. 417-450.

⁶ L'hétérogénéité de la pensée politique de Coppet constitue en soi une première arme de résistance au despotisme, système fixe et immuable, ainsi que l'analyse Susan Tenebaum : « In contrast to the

sensible au *bouger* des concepts qu'à leur mise en systèmes. Au carrefour des générations, des héritages et des langues, les œuvres de Coppel privilégient sur l'assignation l'art subtil de la *traduction*. Le despotisme, fils mutant des Lumières, constitue à ce titre un objet de choix. Destiné par son ambivalence à occuper une position centrale dans les œuvres du Groupe, il leur désigne un territoire où déployer l'analyse comparée auquel leur origine transfrontalière les prédestine.

Cette unité se lézarde pourtant une fois déplacée sur la scène critique. Privilégiant la discrimination de plusieurs parcours chacun inégalement concerné par l'analyse du despotisme, le champ scientifique accorde, sur cette question, une place prépondérante, voire quasi exclusive, à l'œuvre de Benjamin Constant. Mise en lumière par les travaux de Giovanni Paoletti⁷, sa position, pour n'en résumer que les grandes lignes, mêle le respect de la tradition politique à l'élaboration d'une conception « moderne » du despotisme :

closed, static, uniform order represented by Napoleonic hegemony, Coppel offered the model of an open society founded on respect for European diversity and dedicated to the project of cultural cross-fertilization » : « The Coppel circle and Europe : visions of despotism. Visions of freedom », *Le Groupe de Coppel et l'Europe, 1789-1830, Actes du 5^e colloque de Coppel, Tübingen, 8-10 juillet 1993*, Lausanne, Institut Benjamin Constant, Paris, Jean Touzot, 1994, p. 361.

⁷ Voir « Benjamin Constant e il 'dispotismo di moderni' », *Dispotismo. Genesi e sviluppi di un concetto filosofico-politico*, Domenico Felice (dir.), Naples, Liguori, 2002, t. II, p. 439-462 et *Benjamin Constant et les Anciens. Politique, religion, histoire*, Paris, Champion, 2006.

La différence essentielle par rapport à la réflexion dont ce thème avait été l'objet au XVIII^e siècle consiste au contraire dans le rapport nouveau que le despotisme établit avec les formes de la légalité. Tandis que dans ses formulations classiques le despotisme était défini par l'absence de lois, avec Constant on considère au contraire le cas d'un despotisme qui peut s'exercer *à travers* les lois et l'autorité (du moins apparemment) légitime de l'État. Il s'agit même de la modalité typique du despotisme indirect des modernes et du principal enseignement de l'histoire de la France depuis 1789⁸.

Cette dialectique, qui substitue au ressort de la crainte « l'illusion⁹ » et juxtapose au despotisme classique son visage à *l'ordre du jour*, n'a pas son équivalent théorique pour l'œuvre de Staël. L'heure n'est pourtant plus, la concernant, aux préjugés qui discréditent par principe l'écriture politique au féminin¹⁰. Riche de plusieurs études qui ont chacune, sous la plume de Lucien Jaume¹¹, Lucia

⁸ G. Paoletti, *Benjamin Constant et les Anciens*, p. 161.

⁹ « Le mélange d'arbitraire et d'illusion définit un type spécifique d'oppression, que Constant considère comme étant typique de son temps » : *Benjamin Constant et les Anciens*, p. 141.

¹⁰ Sans faire la liste exhaustive des occurrences de ce préjugé, signalons qu'il représente un invariant de la critique staëlienne, depuis la réception des *Considérations* par Bonald, en passant par les lectures biaisées d'Albert Sorel en 1893, jusqu'à Marchel Gauchet qui propose, évoquant les deux épisodes au cours desquels Staël réfléchit à la politique (Thermidor et la Restauration), de « différencier l'inspiration des deux périodes en fonction du rapport de Germaine à son père » : « Mme de Staël », *Dictionnaire critique de la Révolution française. Interprètes et historiens*, François Furet, Mona Ozouf (dir.), Paris, Flammarion, 1988, réed. Paris, Flammarion, 2007, p. 229.

¹¹ Voir Lucien Jaume, *L'Individu effacé ou le paradoxe du libéralisme français*, Paris, Fayard, 1997.

Omacini¹², Susan Tenenbaum¹³ ou Biancamaria Fontana¹⁴ notamment, rendu à ses analyses leur place dans l'histoire des idées au tournant des Lumières, la critique staëlienne, forte de ces premières étapes, a moins pour tâche aujourd'hui la légitimation d'un corpus que l'analyse de ses enjeux et la valorisation de sa spécificité. Celle de Staël réside, à l'évidence, dans l'articulation entre la politique et la réflexion morale. Le despotisme, loin de constituer sous sa plume un enjeu purement constitutionnel ni circonstanciel, engage la nature de l'homme et les ressorts de son âme. Cette conjonction détermine à la fois une démarche, anthropologique plus que politique, et une structure. Qu'il s'agisse d'évoquer les lois révolutionnaires, le temps de la Terreur ou le régime de Bonaparte, l'œuvre

¹² Voir notamment le volume rassemblant les « écrits politiques de M^{me} de Staël de 1791 à 1799 » qu'elle a dirigé dans la série des *Œuvres complètes : Des Circonstances actuelles et autres essais politiques sous la Révolution*, Paris, Champion, 2009, p. 7.

¹³ Voir « Montesquieu and M^{me} de Staël : the Woman as a Factor in Political Analysis », *Political Theory*, t. I, february 1973, p. 92-103 and *The Social and Political Thought of Madame de Staël*, Ph.D., New York, Dissertation Abstract International, t. XXXVII, January, 4596-A, 1976.

¹⁴ Voir « Madame de Staël, le gouvernement des passions et la Révolution française », *Le Groupe de Coppet et la Révolution française. Actes du IV^e colloque de Coppet, 20-23 juillet 1988*, Lausanne, Institut Benjamin Constant, Paris, Jean Touzot, 1988, p. 175-181 et « La république de Thermidor et ses principes dans les écrits de Madame de Staël », *Le Siècle de l'avènement républicain*, François Furet et Mona Ozouf (dir.), Paris, Gallimard, 1993, p. 257-284.

staëlienne ne sépare pas le tableau du despotisme des traces qu'il dépose sur la mémoire des contemporains :

Les souvenirs de la Terreur ont mis en danger la République en France et obscurcissent encore l'espoir de sa prospérité future. L'histoire n'offre partout que l'exemple inévitable des malheurs qui suivent les crimes, du trouble que porte dans toutes les têtes cet affreux bouleversement des principes et des sentiments qui tracent à l'homme une route dans la vie, et les remords des assassins agitent la nation plus que le ressentiment même des vengeurs de leurs victimes¹⁵.

Une *chaîne secrète* relie ainsi les affections individuelles et l'équilibre national : établie à l'ouverture de *L'Influence des passions*, l'analogie entre « le caractère d'un homme¹⁶ » et « la force du gouvernement¹⁷ », non contente de justifier l'architecture de l'ouvrage, explicite la double dimension, à la fois subjective et collective, d'une théorie politique exposée, comme la raison humaine, aux dangers des passions. À l'homme subjugué par « cette force impulsive qui [l']entraîne indépendamment de sa volonté¹⁸ » correspond, symétriquement, le régime despotique, qui impose aux populations « la compression de leurs mouvements

¹⁵ Germaine de Staël, *Des Circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France* (1798), réed. Lucia Omacini et Bronislaw Baczko, *Œuvres complètes de Madame de Staël*, III-1, dir. L. Omacini, Paris, Champion, 2009, p. 364.

¹⁶ Germaine de Staël, *De l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1798), réed. Florence Lotterie et Laurence Vanoflen, *Œuvres complètes de Madame de Staël*, I-1, dir. F. Lotterie, Paris, Champion, 2008, p. 138.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ *De l'Influence des passions*, p. 136.

naturels par une force au-dehors d'eux¹⁹ ». La sphère morale, loin de constituer une annexe illégitime, s'impose donc dans cette perspective comme le territoire privilégié où tenter l'anatomie du modèle despotique. Entre le pouvoir illimité du maître et la frénésie du désir, Staël identifie une même énergie, aussi fascinante qu'indomptable : la passion, ajoute-t-elle, « est, comme les vrais tyrans, sur le trône ou dans les fers²⁰ ».

Cette analogie, si fascinante soit-elle, se révèle pourtant à double-tranchant. L'analyse staélienne du despotisme, associant la théorie des gouvernements aux tourments de l'âme, partage avec celle de Constant la conviction que l'autorité absolue engage désormais, outre un système, une communauté humaine sinon actrice, du moins complice de la corruption politique. Désignée par G. Paoletti comme un « processus d'intériorisation du despotisme²¹ », cette subjectivisation singularise moins la démarche staélienne qu'elle ne la relie à l'école des Modernes pour qui le mal despotique, jadis à visage découvert, revêt désormais le masque de la légalité. Faut-il en conclure que *De l'Influence des passions* aux *Principes de politique*²², une seule et même voix parlerait ? Une telle hypothèse, d'autant plus séduisante qu'elle s'appuie sur plusieurs preuves d'une écriture collaborative entre les

¹⁹ *De l'Influence des passions*, p. 141.

²⁰ *De l'Influence des passions*, p. 155.

²¹ G. Paoletti, *Benjamin Constant et les Anciens*, p. 155.

²² Benjamin Constant, *Principes de politique applicables à tous les gouvernements représentatifs et particulièrement à la Constitution actuelle de la France* (1815).

deux auteurs au lendemain de la Terreur²³, passerait pourtant sous silence la force inédite de la représentation du despotisme sous la plume de Staël. Or la dimension anthropologique, si elle élargit chez elle l'angle conceptuel sous lequel envisager le mal moderne, s'y décline aussi en plusieurs territoires chacun traversé par la problématique de *l'abus de pouvoir*. Là réside la signature du corpus staëlien, et sans doute la raison de sa difficile inscription dans le champ des études politiques, qu'il substitue à l'analyse exclusive du gouvernement l'examen d'une passion affectant aussi bien la famille, le couple et le sujet lui-même que la nation. En témoigne le chapitre consacré à « la tendresse filiale, paternelle et conjugale²⁴ » de *L'Influence des passions* : Staël, abordant le délicat sujet des « liens des parents et des enfants²⁵ », souligne le déséquilibre structurel d'une relation qui unit moins des individus libres et égaux qu'elle ne soumet des sujets, dépendants et vulnérables, à des autorités ayant tout pouvoir sur leur existence :

Il y a dans ces liens une inégalité naturelle qui ne permet jamais une affection de même genre, ni au même degré ; l'une des deux est plus forte, et par cela même trouve des torts à l'autre,

²³ Voir Lucia Omacini, « Fragments politiques inédits de Madame de Staël. Quand on découvre des autographes staëliens dans les papiers Constant », *Cahiers staëliens*, n°42, 1990-1991, p. 49-74 et avec Roswitha Schatzer, « Quand Benjamin Constant travaille sur les papiers de M^{me} de Staël : le cas de la copie des *Circonstances actuelles* », *Le Groupe de Coppet et le monde moderne*, Genève, Droz, 1998, p. 58-82.

²⁴ *De l'Influence des passions*, p. 250.

²⁵ *Ibidem*.

soit que les enfants chérissent leurs parents plus qu'ils n'en sont aimés, soit que les parents éprouvent pour leurs enfants plus de sentiments qu'ils ne leur en inspirent.²⁶

L'analogie entre le despotisme du souverain et celui des parents dépasse ici le simple registre métaphorique. En précisant encore que le père et la mère « ont, pour se faire aimer de leurs enfants, dans leur jeunesse, beaucoup des avantages et des inconvénients des rois²⁷ », Staël jette les fondements d'une théorie *perverse* du despotisme. Il désigne autant un modèle de gouvernement, régi par la crainte et le secret, qu'une confusion délibérée des sentiments : l'aliénation, dissimulée sous le masque de l'amour, détourne la confiance de la jeune âme et transforme son éducation en école négative d'obéissance et d'ignorance. Le corpus fictionnel, et notamment *Delphine*, multiplie les exemples d'un motif si récurrent qu'il s'apparente à une véritable *structure* de l'univers staëlien : de Matilde de Vernon, élevée dans la constriction – sa mère travaille à « dompter [son] caractère²⁸ » – à l'héroïne elle-même, désespérée de découvrir qu'elle a été manipulée par une femme « aimée depuis [s]on enfance, avec [...] confiance et [...] candeur²⁹ », le roman de 1802 illustre ce que Catherine Dubeau identifie, dans sa récente

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ *Ibidem*.

²⁸ Germaine de Staël, *Delphine* (1802), réed. Simone Balayé et Lucia Omacini, *Œuvres complètes de Madame de Staël*, II-2, Paris, Champion, 2004, p. 34.

²⁹ *Delphine*, p. 234.

et magistrale étude, comme « le temps des despotes³⁰ ». Mélange d'autorité abusive et de réminiscences de Suzanne Necker – « la maison maternelle tient aussi de la monarchie³¹ », écrit Staël à son mari le 30 juin 1791 –, le despotisme staëlien envisage, par-delà la seule sphère politique, l'étrange propension du sujet à *s'aveugler lui-même*.

Une telle énigme échappe aux critères de la raison : comment comprendre le désir paradoxal de sa propre perte ? Quels ressorts déterminent-ils l'âme à consentir à son aliénation ? La figure de Delphine, philosophe oxymorique qui conjugue clairvoyance et cécité³², emblématise les curieux délices éprouvés par qui renonce à l'exercice de son jugement :

Dans ce moment où j'apprends que mon estime pour votre caractère a détruit tout le bonheur de ma vie, je jouis encore de vous avoir offert une dupe si facile, je jouis avec orgueil d'avoir

³⁰ Catherine Dubeau, *La Lettre et la mère. Roman familial et écriture de la passion chez Suzanne Necker et Germaine de Staël*, Paris, Hermann, 2013, p. 289.

³¹ Germaine de Staël, *Correspondance générale*, éd. Béatrice Jasinski, rééd. Genève, Slatkine, 2009, t. I, p. 453. Cette lettre nous a été signalée par l'ouvrage de C. Dubeau qui diagnostique, dans le rôle de Suzanne Necker, une velléité presque « militaire de contrôle et de surveillance », sur sa personne comme sur celle de sa fille : *La Lettre et la mère*, p. 64.

³² L'héroïne souligne elle-même à plusieurs reprises l'impuissance de ses facultés et des Lumières transmises par son éducation à l'éclairer : « Hélas ! Sais-je juger, sais-je découvrir la vérité ! Sur quoi pourrait-on s'en rapporter à moi, quand je ne puis me guider moi-même ! » : *Delphine*, p. 210.

un esprit incapable de deviner la perfidie, et dont vous avez pu vous jouer comme d'un enfant³³.

Si la fiction facilite *a priori* l'exploration de ces passions troubles – ce que Delphine appelle encore « *des pensées du Démon*³⁴ » –, elle n'en a cependant pas le monopole et le chapitre de *L'Influence des passions* consacré à « l'esprit de parti » envisage, en des termes similaires, le possible bénéfique de l'obsession fanatique :

Il y a un moment de jouissance dans toutes les passions tumultueuses, c'est le délire qui agite l'existence, et donne au moral l'espèce de plaisir que les enfants éprouvent dans les jeux qui les enivrent de mouvement et de fatigue. L'esprit de parti peut très bien suppléer à l'usage des liqueurs fortes ; et si le petit nombre se dérobe à la vie par l'élévation de la pensée, la foule lui échappe par tous les genres d'ivresse³⁵.

Dût-il s'aventurer sur les territoires les plus opaques de l'âme et la confronter à l'étrangeté des passions qui l'agitent, le despotisme, redéfini comme « une espèce de dictature qui fait taire toutes les autorités de l'esprit, de la raison et du sentiment³⁶ », engage la pensée staëlienne sur une voie explicitement anthropologique. L'énigme des « forces aveugles de la nature³⁷ » y prévaut sur la

³³ *Delphine*, p. 236.

³⁴ *Delphine*, p. 62.

³⁵ *De l'Influence des passions*, p. 230-231.

³⁶ *De l'Influence des passions*, p. 223. Le même principe est affirmé dans les *Considérations*, lorsqu'il s'agit d'analyser « l'esprit de l'armée française » : « Il y a intention de despotisme toutes les fois qu'on veut interdire aux hommes l'usage de la raison que Dieu leur a donnée » : *Considérations*, p. 410.

³⁷ *De l'Influence des passions*, p. 224.

déclinaison spécifique d'un régime, d'un chef ou d'une nation : envisagée comme une tentation universelle d'abdiquer la maîtrise de soi – « Il y a une sorte de fatigue à l'action de comparer, de balancer, de modifier, d'excepter, dont l'esprit de parti délivre entièrement³⁸ », lit-on encore dans *L'Influence des passions* –, elle met à nu, sous le vernis des circonstances et de la civilisation, la permanence d'une jouissance négative :

Mais quand on se rappelle les guerres de religion en France, et les troubles de l'Angleterre, on aperçoit sous d'autres formes le même esprit de parti, et les mêmes forfaits produits par les mêmes passions³⁹.

L'universel de cette passion problématise, quand il ne l'invalide pas, l'écriture historique : comment et pourquoi raconter la succession d'événements superficiellement différents, mais dont le nœud sollicite indéfiniment les mêmes ressorts ?

Les deux éléments du fanatisme religieux et du fanatisme politique subsistent toujours : la volonté de dominer, dans ceux qui sont au haut de la roue, l'ardeur de la faire tourner dans ceux qui sont en bas⁴⁰.

Explicité au cœur des *Considérations sur la Révolution française*, l'écueil de cette permanence morale exige de renoncer, partiellement, à la fiction du récit chronologique. Si, comme le souligne la première partie, « les grandes phases de l'esprit humain [...] se ressemblent toutes entre elles, quelques différents que soient les caractères des

³⁸ *De l'Influence des passions*, p. 226.

³⁹ *Considérations*, p. 511.

⁴⁰ *Considérations*, p. 302.

principaux chefs contemporains⁴¹ », l'analyse doit se conjuguer à l'histoire pour juxtaposer au tableau des faits, capital mais non déterminant, la *tribune neutre* qui restituera à la fresque du temps sa profondeur archéologique⁴². Cette écriture à distance, capable, pour le dire en langue staëlienne, de ne pas prendre « les acteurs pour la pièce⁴³ », s'appelle la *considération*. Définie, au seuil des « Réflexions générales », comme l'art de « parler du temps dans lequel nous avons vécu, comme s'il était déjà loin de nous⁴⁴ », elle définit un raisonnement capable de dénuder, sous l'écheveau des circonstances, la structure passionnelle qui expose l'existence politique et la vie humaine aux mêmes désordres et aux mêmes inversions.

Un tel programme – « examiné[er] la vérité, séparément des hommes et des temps⁴⁵ », écrit encore Staël – ne va cependant pas sans risques. Vouloir faire la lumière sur la déraison exige d'affronter un innommable jadis extérieur,

⁴¹ *Considérations*, p. 76.

⁴² Cette démarche devient un véritable programme à l'ouverture du chap. xv de la 3^e partie des *Considérations*, précisément intitulé « Du fanatisme politique ». L'histoire, trop circonstancielle, s'y trouve congédiée au profit d'une analyse métaphysique : « Les événements que nous avons rappelés jusqu'à présent ne sont que de l'histoire, dont l'exemple peut s'offrir ailleurs. Mais un abîme va s'ouvrir maintenant sous nos pas ; nous ne savons quelle route suivre dans un tel gouffre, et la pensée se précipite avec effroi, de malheurs en malheurs, jusqu'à l'anéantissement de tout espoir et de toute consolation » : p. 301.

⁴³ *Considérations*, p. 63.

⁴⁴ *Ibidem*.

⁴⁵ *De l'Influence des passions*, p. 149.

mais désormais en soi : « La méditation de l'homme passionné, souligne *De l'Influence des passions*, enfante des monstres, comme celle du savant crée des prodiges⁴⁶ ». Staël, non contente d'envisager avec courage cet envers de la politique collective – il inspire la question polémique qui ouvre la vi^e partie des *Considérations*, « Les Français sont-ils faits pour être libres⁴⁷ ? » –, soumet aussi l'identité individuelle, et sa propre humanité, au scalpel du raisonnement. Seul en effet un sujet *impliqué* dans les événements, biographiquement et émotionnellement, retrouvera, une fois son esprit détaché des souvenirs personnels, les passions morales à l'œuvre sous la tectonique de l'histoire : « Il faut avoir vécu contemporain d'une révolution religieuse ou politique pour savoir quelle est la force de cette passion⁴⁸ ». Placée à l'orée du chapitre consacré à « l'esprit de parti », la formule, loin d'être rhétorique, invite le sujet staëlien, pour relever le défi de « raisonn[er] l'extravagance⁴⁹ », à réveiller l'écho de ses propres égarements. Cette solidarité passionnelle, préambule du détachement philosophique, détermine le tableau *empathique* des despotes. De la banalité de leur mal dépend l'échelle universelle, et la réussite thérapeutique, de traités composés dans l'espoir de réconcilier les vainqueurs et les vaincus⁵⁰. Robespierre

⁴⁶ *De l'Influence des passions*, p. 280.

⁴⁷ *Considérations*, p. 509.

⁴⁸ *De l'Influence des passions*, p. 221.

⁴⁹ *De l'Influence des passions*, p. 231.

⁵⁰ Nous reprenons presque littéralement la célèbre formule de Staël dans l'« Avant-propos » des *Circonstances actuelles* : « Ce livre sera

bénéficie le premier, et ce dès 1795⁵¹, de cette peinture neutre. Staël, dont l'effort d'impartialité est d'autant plus impressionnant qu'il suit de quelques mois le 9 thermidor⁵², revendique l'examen *clinique* d'un homme officiellement réintégré, sous sa plume, dans le genre humain :

Il faut qu'un jour l'histoire détaillée de cet homme soit soumise à l'examen des moralistes. [...] On y verra que la secte démagogique existait très indépendamment de Robespierre, [...] que de certains signes, de certains tics qu'on a examinés dans lui, lui sont communs avec tous les hommes de ce temps-là, un tressaillement dans les nerfs, ces convulsions dans les mains, ces mouvements de tigre dans la manière de s'agiter à la tribune, de se porter à droite et à gauche comme les animaux dans leur cage, tous ces détails curieux qui montrent le passage de la nature humaine à celle des bêtes féroces, sont absolument pareils dans la plupart des hommes, cités pour leur cruauté⁵³.

Par-delà le choix fort, au milieu de la purge jacobine, de résister à la tentation d'imputer au seul Robespierre les violences de la Terreur⁵⁴, un tel portrait restitué à la société

donc d'accord avec les opinions théoriques des vainqueurs et les sentiments des vaincus » : *Des Circonstances actuelles*, p. 289.

⁵¹ Telle est l'année à laquelle, d'après l'enquête de Lucien Jaume, Staël rédige les *Réflexions sur la paix intérieure*, publié de manière posthume dans les *Œuvres complètes* de 1821 : voir son « Introduction », *Des Circonstances actuelles et autres essais politiques sous la Révolution*, p. 123.

⁵² L. Jaume date très précisément la rédaction des *Réflexions sur la paix intérieure* du 23 juin 1795 : voir « Introduction », p. 123.

⁵³ G. de Staël, *Réflexions sur la paix intérieure* (1795), rééd. L. Jaume, *Œuvres complètes de Madame de Staël*, III-1, p. 136.

⁵⁴ Voir, sur les passions politiques à l'œuvre au lendemain de la Terreur, les travaux de Bronislaw Baczko. « La légende noire de

elle-même, alors dominée par ce que Staël diagnostique comme « les passions viles et les opinions absurdes⁵⁵ », une responsabilité non plus pénale, mais morale. Complice d'éprouver, avec celui que l'arbitraire des circonstances a désigné comme chef, l'ivresse de la toute-puissance et du crime – la fascination exercée par ce dernier conduit Staël, au chapitre VIII, à avouer que « quoiqu'on en frémisses, l'amour du crime en lui-même est une passion⁵⁶ » –, la nation française, elle incluse, partage avec le tyran les jouissances de l'aveuglement. Si elles se traduisent, sous le règne de Robespierre, par des choix politiques, comme elles inspireront à Bonaparte la frénésie des conquêtes⁵⁷, elles révèlent, chez les contemporains, une *part sauvage* qu'il leur faut lucidement accepter.

Staël inaugure la première cette route exigeante. Si la Terreur cristallise, au cœur de la nation et de chaque citoyen, une commune déraison, l'œuvre médiatrice qu'elle prétend écrire, soucieuse que « l'espoir de l'avenir se concilie avec l'exécration du passé⁵⁸ », devra ouvrir ses

Robespierre naît le 9 thermidor », écrit-il notamment dans *Politiques de la Révolution française*, Paris, Gallimard, 2008, p. 137.

⁵⁵ *Réflexions sur la paix intérieure*, p. 136.

⁵⁶ *De l'Influence des passions*, p. 234.

⁵⁷ Cette question fait l'objet de plusieurs chapitres des *Considérations*, notamment celui qui s'intitule « Enivrement du pouvoir ». Staël y adopte la même perspective anthropologique sur l'Empereur, non pas innocenté, mais réinscrit dans l'échelle universelle des passions : « Il y a dans le pouvoir sans bornes une sorte de vertige qui saisit le génie comme la sottise, et les perd également l'un et l'autre » : *Considérations*, p. 426.

⁵⁸ *De l'Influence des passions*, p. 135.

pages à l'irrationnel, seul à même de reconstituer la trace exacte des « jours de sang⁵⁹ ». L'enjeu est à la fois anthropologique et esthétique : de *L'Influence des passions aux Circonstances actuelles*, jusqu'aux *Considérations*, une même ambition de « trouver la langue⁶⁰ » transforme la fresque du temps en un texte troué, ouvert aux images cauchemardesques, aux réminiscences tragiques, aux libres associations enfin qui tentent, par de surprenants courts-circuits, de cerner l'obscurité collective de la Terreur :

Le caractère français est essentiellement imitatif, la férocité pourrait s'y établir comme une mode. Une idée, une opinion se répand dans tout l'empire comme une sorte de contagion, et cette nation qui aime essentiellement les succès de l'amour-propre, par une combinaison singulière, ne les cherche point dans l'originalité personnelle, mais dans l'exagération de la copie. Il y a des oiseaux qui ne vont qu'en troupes ; les sentiments des Français sont de même⁶¹.

Rien de gratuit ni de subjectif dans ces analogies. Lézardant la surface lisse du traité, elles traduisent au contraire la dimension, pourrait-on dire malgré l'anachronisme, *inconsciente* d'une histoire qui sollicite, en marge des faits, la logique plus mystérieuse de la mémoire : « Nos souvenirs, précise Staël dans *L'Influence des passions*, sont tous empreints de ce terrible

⁵⁹ *De l'Influence des passions*, p. 134.

⁶⁰ *De l'Influence des passions*, p. 156. La question du style et de la langue des écrivains, à qui Staël prête un rôle crucial dans la réparation thermidorienne, occupe plusieurs chapitres des *Circonstances actuelles* : voir notamment p. 446-450.

⁶¹ *Des Circonstances actuelles*, p. 494-495.

événement⁶² ». À l'exploration des passions troubles réveillées par la Terreur répondent ainsi les « tableaux imaginaires⁶³ » d'une œuvre qui s'approche au plus près des ressorts de l'aliénation, tout en admettant qu'ils échappent en partie à l'analyse : les « opinions despotiques et démagogiques, rappelle l'introduction, sont des songes exaltés ou criminels, dont tout ce qui pense s'est réveillé⁶⁴ ». Une même dualité, morale et esthétique, détermine ainsi l'originalité de la démarche staëlienne : si les passions « agissent sur l'existence sans la diriger, et [que] l'on sacrifie le bonheur à leur puissance négative⁶⁵ », le livre du despotisme n'aura d'autre choix, lui non plus, que d'écrire en langue *négative* un mal qu'il ne s'agit pas de comprendre, mais de laisser advenir, dût cette archéologie révéler que le rêve partage avec le concept l'art de cristalliser la vérité : « [...] je me suis laissée aller à mes seules impressions, précise Staël à l'orée du chapitre « De l'amour » ; j'ai rêvé plutôt qu'observé, que ceux qui se ressemblent se comprennent⁶⁶ ».

La première personne n'intervient pas par hasard au moment d'évoquer la passion amoureuse. Si le « je » staëlien humanise d'une manière générale, dans *De l'Influence des passions*, un raisonnement dont l'auteur a soin d'atténuer l'implacable lucidité⁶⁷, il envahit littéralement ce

⁶² *De l'Influence des passions*, p. 156.

⁶³ *De l'Influence des passions*, p. 227.

⁶⁴ *De l'Influence des passions*, p. 149.

⁶⁵ *De l'Influence des passions*, p. 216.

⁶⁶ *De l'Influence des passions*, p. 198.

⁶⁷ C'est notamment le cas dans le chapitre liminaire qui, disséquant « l'amour de la gloire », ne peut éviter de prendre Necker pour

chapitre, au point de lui conférer les allures d'une confession que le public, comme le texte l'anticipe, risque de réprover : « De tous les chapitres de cet ouvrage, précise Staël, il n'en est point sur lequel je m'attende à autant de critiques que celui-ci⁶⁸ ». Quels territoires a-t-elle donc à craindre, qui n'aient pas été déjà traversés par l'examen de l'ambition, de la vengeance, du crime ou de l'esprit de parti ? Envisagé en termes analytiques ou, pour parler comme Staël, « philosophiquement⁶⁹ », l'amour offre la traduction positive du fanatisme. Partageant avec lui les délices de l'aveuglement – Staël y lit en effet « le dévouement absolu de son être aux sentiments, au bonheur [et] à la destinée d'un autre⁷⁰ » –, il expose le sujet à une emprise délectable⁷¹, fondée sur le déni du réel et dotée d'une logique folle, capable de « faire chérir la mort comme une réunion éternelle⁷² ». Rien ne distingue donc *a priori*, hors l'échelle et la frontière qui sépare l'espace public du for intérieur, l'aliénation despotique de la subjugation amoureuse. Une même puissance de

exemple : « C'est de mon père, enfin... » : *De l'Influence des passions*, p. 171.

⁶⁸ *De l'Influence des passions*, p. 196.

⁶⁹ *De l'Influence des passions*, p. 136.

⁷⁰ *De l'Influence des passions*, p. 200.

⁷¹ Le même paradoxe que la suspension du jugement pousse à rechercher, dans l'amour, l'oubli du réel : « Cette dépendance d'un seul objet affranchit si bien du reste de la terre [...], que l'être sensible trouve dans cette passion quelque chose de solitaire et de concentré qui inspire à l'âme l'élévation de la philosophie et l'abandon du sentiment » : *De l'Influence des passions*, p. 200.

⁷² *De l'Influence des passions*, p. 199.

« l'image⁷³ », de l'illusion et de l'abdication – la raison consentant à disparaître dès qu'il s'agit de « vivre dans un autre⁷⁴ » – promet à l'âme sensible une combustion exaltée de ses énergies. Hors de la sphère morale en revanche, l'amour devient « une maladie⁷⁵ », et qui ne frappe pas avec la même gravité les hommes et les femmes. Staël caractérise ici la menace spécifique de cette passion : alors qu'aucune distinction n'intervient dans la fresque universelle qui déroule, depuis l'ouverture du traité, le tableau du cœur humain, les signes abondent ici d'une discrimination *sexuée*, que les femmes constituent un auditoire privilégié – « Oh ! Femmes, vous, les victimes du temple où l'on vous dit adorées, écoutez-moi⁷⁶ » –, un destin singulier – « L'amour est l'histoire de la vie des femmes, c'est une épisode dans celle des hommes⁷⁷ » – ou un cas anthropologique : « L'amour est la seule passion des femmes⁷⁸ ». Cette singularisation traduit moins une velléité autobiographique – Staël la refuse plus que jamais, proclamant son rêve d'une « célébrité⁷⁹ » qui permette de vivre « sans pouvoir être connue⁸⁰ » – que le courage d'envisager une prédisposition féminine au fanatisme. L'hypothèse ne s'appuie pourtant pas sur l'argument classique de la possession hystérique. Si les femmes

⁷³ *De l'Influence des passions*, p. 204.

⁷⁴ *De l'Influence des passions*, p. 199.

⁷⁵ *De l'Influence des passions*, p. 198.

⁷⁶ *De l'Influence des passions*, p. 207.

⁷⁷ *Ibidem*.

⁷⁸ *Ibidem*.

⁷⁹ *De l'Influence des passions*, p. 134.

⁸⁰ *Ibidem*.

succombent plus fortement aux jouissances de l'amour, c'est qu'aucun autre horizon, social ni politique, ne leur promet l'ivresse associée à l'épanouissement des facultés :

La nature et la société ont déshérité la moitié de l'espèce humaine ; force, courage, génie, indépendance, tout appartient aux hommes. [...] Il est vrai, l'amour qu'elles inspirent donnent aux femmes un moment de pouvoir absolu ; mais c'est dans l'ensemble de la vie, dans le cours même d'un sentiment, que leur destinée déplorable reprend son inévitable empire⁸¹.

Staël, révélant ici la nécessaire *sublimation* des énergies passionnelles, découvre du même geste la dangereuse fraternité qui unit, malgré elle, la femme amoureuse au tyran sanguinaire. Une même obsession déraisonnable renverse leur existence au point de les pousser au crime, cette faute qu'aucune femme, en son for intérieur, ne saurait blâmer tant elle s'en sait posséder la force et le désir : « Ce serait une souffrance pour une âme honnête, conclut prudemment le chapitre « Du crime », que de ne pas pouvoir mépriser complètement l'être qui lui inspire de l'horreur⁸² ». Cet aveu en forme de litote naît au moment où le texte envisage, sans le nommer ni le développer, le cas du *meurtre par amour*. Rebaptisé « crime passionnel » dans la langue moderne, ce geste, aussi aveugle et irrationnel que les fureurs despotiques, constitue la preuve de la singulière propension des femmes à succomber à l'appel du sang. Staël, pressentant le danger d'explicitier cette symétrie des fanatismes, choisit

⁸¹ *De l'Influence des passions*, p. 207.

⁸² *De l'Influence des passions*, p. 240.

stratégiquement d'en déplacer l'exploration : esthétiquement – ce sera le sujet de la nouvelle *Zulma*, initialement destinée à illustrer le chapitre « De l'amour », mais finalement publiée de manière autonome en 1796⁸³ – et géographiquement, la fiction se déroulant sous des cieux lointains, « chez les sauvages qui habitent le bord de l'Orénoque⁸⁴ ». Cette relégation en terres exotiques n'assourdit pourtant pas la faculté d'*aliénation* de la femme amoureuse : au cœur de l'intrigue de *Zulma*, histoire d'une jeune indienne jugée pour avoir abattu d'une flèche l'homme qu'elle aimait, devenu infidèle, l'étrange dépossession inspire à la narratrice l'analyse lucide d'un état moral qui présente, à l'évidence, plusieurs similitudes avec « l'esprit de parti » :

Mais alors que je vois immolé, par ma propre main, cet objet, que, pendant tant de jours, j'ai préservé de dangers inouis [...], je me regarde avec étonnement, je me crois l'ennemie de moi-même, je ne sais plus où je vis, et ce n'est qu'en posant la main sur mon cœur, en le sentant encore consumé de la même passion que je parviens à me reconnaître à travers l'horreur et le contraste de mes sentiments et de mes malheurs⁸⁵.

La tragédie de *Zulma*, à qui sa passion révèle la coexistence, en elle, de la raison et du « féroce⁸⁶ »,

⁸³ Staël s'explique sur cette décision dans l'« Avant-propos » de la nouvelle : « Cet épisode était d'abord destiné à tenir lieu du chapitre de l'amour dans un ouvrage *sur l'Influence des passions*, dont je vais publier la première partie ; m'étant depuis décidée à suivre dans le cours de ce livre la forme de l'analyse, je fais imprimer ce morceau séparément » : *Zulma* (1796), réed. Simone Balayé et John Isbell, *Œuvres de jeunesse*, Paris, Desjonquères, 1997, p. 105.

⁸⁴ *Zulma*, p. 108.

⁸⁵ *Zulma*, p. 114.

⁸⁶ *Zulma*, p. 117.

éloigne sans la nier la menace d'un despotisme auquel les femmes seraient doublement sensibles, elles qui conjuguent la prédestination amoureuse et la dissection apathique de leurs propres actes.

Staël n'a donc d'autre choix, une fois prouvé le possible aveuglement de la figure qui unit « une âme sauvage et un esprit cultivé⁸⁷ », que d'inventer, pour ses propres analyses, une voix insoupçonnable. Cette neutralité devra avoir traversé l'expérience de l'aliénation, tout en n'en conservant qu'une trace muette, substrat sensible offert au déploiement de la pensée. L'exigence, contradictoire, dessine une double piste : qui, mieux qu'une femme, saura restituer les puissances obscures de la férocité ? Et qui, mieux qu'une femme qui ne l'est plus, saura *a posteriori* en analyser les ressorts ? Apparemment paradoxales, ces deux questions désignent en réalité la tribune neutre sur laquelle Staël se métamorphose, pour réussir l'audace de son exploration, en *femme eunuque*. Tout, en elle, se souvient du féminin sans pour autant lui appartenir désormais. Cette identité sourde, entre présence et absence, explique le choix, récurrent sous sa plume, d'insister sur la nullité des femmes, à la fois sociale, philosophique et politique : « [...] Sensibles et mobiles, écrit-elle, [elles] donneront toujours l'exemple de cette bizarre union de l'erreur et de la vérité⁸⁸ ». Ce constat d'impuissance, fondé sur l'étrange conviction que la « femme n'aurait jamais le calme et la force de tête qui [...]

⁸⁷ *Zulma*, p. 105.

⁸⁸ *De l'Influence des passions*, p. 191.

caractérisent⁸⁹ » les hommes célèbres, va jusqu'au désir de voir l'existence féminine renoncer, idéalement, à toute ambition comme à toute extériorité :

Enfin, avant d'entrer dans cette carrière de gloire, soit que le trône des Césars, ou les couronnes du génie littéraire en soit le but, les femmes doivent penser que, pour la gloire même, il faut renoncer au bonheur et au repos de la destinée de leur sexe, et qu'il est dans cette carrière bien peu de sorts qui puissent valoir la plus obscure vie d'une femme aimée et d'une mère heureuse⁹⁰.

In vraisemblable sous la plume d'un auteur féminin, une condamnation aussi virulente déssexualise *de facto* la voix qui la prononce. Comment une femme pourrait-elle minorer elle-même sa tribune et son influence ? C'est pourtant là, Staël le pressent, la recette originale de la médiation. Rappelée avec force dans *Des Circonstances actuelles*, l'inquiétante étrangeté de la femme, « inconnue à ceux qui la jugent, soupçonnée d'être partout d'autant plus qu'on ne peut la trouver nulle part, [...] assez célèbre pour faire peur, et n'ayant aucun moyen de défense, redoutée comme un homme, inutile comme une femme⁹¹ », garantit au sujet staëlien, contre tous les despotismes, sa force inassignable.

⁸⁹ *De l'Influence des passions*, p. 190.

⁹⁰ *De l'Influence des passions*, p. 191.

⁹¹ *Des Circonstances actuelles*, p. 428.